

## LES MÉSAVENTURES

## D'un Pêcheur à la Ligne

(Croquis de la vie de province.)

I

## LA PREMIÈRE JOURNÉE DE M. POINTU

En cette année là, l'ouverture de la pêche eut lieu à Saint-Jean-le-vingt juin.

Je ne sais si vous connaissez Saint-Jean, mais c'est une si jolie petite ville que je ne puis résister au désir de vous la décrire rapidement.

Dans une plaine est bâtie la vieille ville qui ne se compose plus que de vingt maisons, d'une église ancienne, entourée d'un cimetière qui ne sert plus et d'un hôtel, qui jadis était le château des seigneurs de Saint-Jean.

Dans une délicate vallée, est la ville nouvelle que borde cette rivière Richelieu qui est citée comme l'une des plus belles de notre pays et que tout le monde à cent lieues à la ronde va visiter.

Dans la nouvelle ville le commerce s'est bâti des palais, l'industrie y a construit des usines, et le tribunal est une maison carrée précédée d'un perron couvert et aux deux côtés de son escalier de pierre on peut admirer deux horribles bêtes en pierre qui ont la prétention de figurer des lions.

Ce qu'il y a de mieux à Saint-Jean, c'est tout d'abord la vue de cette antique église et par-dessus tout, c'est cette rivière. Son parcours est long, profond et lent, coule entre deux rangées de saules.

La rivière est aussi utile que belle : elle fait marcher six moulins, deux scieries, une papeterie et une tannerie. En outre, deux bateaux lavoirs salissent son eau régulièrement trois fois par semaine.

La passion la plus commune à Saint-Jean et celle dont les accès seraient et ont encore le plus de violence c'est sans contredit l'amour de la pêche. Il en résulte un phénomène bizarre, qu'on ne peut voir nulle part ailleurs, je pense. Dès que l'ouverture de la pêche est décidée tous les Johannites se murissent de gaules, d'hameçons, de vers et de tous ce qui est nécessaire pour pêcher. Le matin, dès deux heures, les deux rives de la petite rivière sont couvertes d'une multitude innombrable de gens qui gardent leur place avec une patience ad-

mirable. Pendant les trois jours qui suivent l'ouverture, toutes les usines de Saint-Jean chôment ; car aucun ouvrier ne voudrait travailler en ce temps consacré à la pêche.

Parmi les habitants de Saint-Jean qui n'avaient pas encore cédé à cette commune passion, à l'époque où commence notre récit, le plus persévérant était M. Claude Pointu.

M. Jean-Claude Pointu était un ancien marchand de parapluies qui depuis six mois avait vendu son fonds de commerce et vivait de ses rentes.

Il demeurait avec sa femme et sa fille dans une petite maison du quai de la rivière à vingt mètres de cette rivière et se promettait bien de jouir de son droit de riverain dont le jardin était baigné par le Richelieu et pour la première fois de sa vie, à quarante huit ans, de taquiner les poissons.

Deux jours avant l'ouverture, il était allé faire ses achats chez le père Jacquot, le marchand d'articles de pêche le plus renommé de Saint-Jean.

— "Monsieur, je désirerais une canne à pêche très forte, tout ce qu'il y a de meilleur.

— "Comment, monsieur Pointu, vous voulez, vous aussi, faire votre ouverture, dit le père Jacquot.

— "Mais oui, monsieur, quand on n'est plus dans le commerce on peut se payer ce plaisir.

— "Il y en a beaucoup qui n'attendent pas si longtemps... Je vois ce qu'il vous faut : du bon, du beau, quelque chose qui dure longtemps.

— "C'est bien cela.

— "Vous me disiez une canne solide et légère... eh bien ! vous allez voir quelle merveille j'ai dans mon magasin.

— "Ah ! Voyons.

Et tandis que M. Pointu regardait curieusement cette réunion de lignes de tous genres, depuis la simple branche de saule ou le légendaire roseau qui dure quelques mois et qui ensuite devient la proie des vers jusqu'à la canne en métal peint à peine plus grosse qu'un jonc. Le père Jacquot se retournant choisir un des plus petits modèles qu'il avait et sans se presser tout en bavardant il le convertit en une belle ligne.

— "Tenez, voilà quelque chose de fameux, cinq brisures faisant six mètres sans le scion et ce n'est rien à emporter, moins lourd qu'un parapluie.

Tout en disant ces mots il riait d'un air bonasse qui voulait dire :

— "Ce n'est pas M. Pointu qui aurait inventé cela."

Notre ancien commerçant comprit la pensée du bonhomme et ce fut d'un air piqué qu'il répondit :

— "C'est assez long à monter cet ustensile-là, si j'en crois le temps que vous y passez. Quand à la solidité, je doute fort qu'avec cela on puisse soulever un poids de trois livres.

— "Je vous garantis que j'ai pêché un brochet de cinq livres avec cette canne.

— "Ce doit être cher ?"

— "Non, c'est pour rien ! regardez : tout en acier d'aluminium nickelé, des vis d'une solidité à toute épreuve et cela ne coûte que trente francs sans le scion.

— "Trente francs !... vous voulez rire.

— "Non, non, c'est le prix le plus bas :

— "Rien que la perche coûte trente francs et le reste n'est sans doute pas d'un bon marché excessif, c'est cher !"

— "Cela dépend : le scion en coudrier coûte deux sous et en acier ça ne vaut que trois francs.

— "Cela fait déjà trente francs, et la ficelle, le crin, la mort à pêche, les hameçons, les asticots et tout le reste.

— "Oh c'est peu de chose : le fil, le crin, le bouchon et les hameçons valent cinquante centimes.

— "Donc j'aurais pour trente-trois francs cinquante tout mon matériel.

— "A peu près. Les hameçons coûtent dix sous le paquet. Une boîte pour mettre votre poisson, car vous en aurez des collections, ne coûte que six francs.

— "Une boîte en fer-blanc... six francs !"

— "Non pas blanc, mais peint en vert foncé. Une boîte à asticots vaut vingt sous. Mais ne vous effrayez pas, vous en aurez pour toute votre vie et vos héritiers pourront se servir de votre matériel jusqu'à leur mort.

— "Mes héritiers feront ce qu'il voudront, mais je trouve que c'est cher trente-neuf francs.

— "Quarante francs cinquante.

— "Voulez-vous me laisser cela pour trente-cinq francs ?"

— "Oh non, j'y perdrais deux francs au moins. Je vous le laisse à trente-huit francs, parce que c'est vous.

— "Oh non ! Trente-cinq et pas un centime avec, c'est déjà bien payé à ce prix là.

— "Eh bien, prenez à trente-cinq francs, mais j'y perd !"

Tout fier, M. Pointu s'en alla

chez lui, portant en triomphe ainsi dire l'emplette coûteuse qu'il venait de faire. Dans son jardin sous un saule, il installa un point en vert où il espérait voir passer des jours de bonheur de chance sans égal.

Le dix-neuf juin au soir, Pointu se coucha à huit heures donna l'ordre de le réveiller à quatre heures du matin. Sur sa table de nuit, par surcroît de précaution, il plaça un réveil-matin.

Or, il arriva bien des choses le réveil-matin oublia de sonner la bonne vie et réveiller monsieur à quatre heures et celui-ci mit d'une heure à se lever et à s'habiller. Il était cinq heures lorsqu'il ouvrit la porte de sa maison fut obligé de revenir quatre heures la première parce qu'il avait oublié ses asticots, la seconde parce qu'un bouton de son habit s'était dé cousu et les deux autres parce que son mouchoir et son chapeau étaient restés l'un sur une chaise, l'autre sur une table.

M. Pointu se dirigea vers la rivière en écarquillant les yeux, il lui semblait voir des gens sur son banc et, par terre, quelques chapeaux de paille et un certain nombre de bonnets de couleur émergeaient des joncs. Il ne s'étonnait pas trop, car d'un bon côté de la rivière et en avant des propriétés riveraines, il y avait un petit sentier que les promeneurs avaient fait en parcourant les bords du Richelieu et que les propriétaires avaient laissé faire. On distinguait les lignes qui se dirigeaient vers le ciel à l'endroit où le soleil levait brillait, dorant le cime des arbres.

Aucune de ces têtes ne remuait les lignes seules étaient agitées par un mouvement brusque et un instant, quelques fois, bien rarement, cependant, une des lignes se soulevait tandis que quelque chose d'agité frétillait à son extrémité. L'heureux pêcheur décrochait prise que des regards d'envie se posaient et qu'il mettait dans sa boîte pleine de mousses humides. Un vers mis à la place du poisson la ligne reprenait sa position habituelle. C'était un silence mort ; une voix, des mouvements de chat en guerre contre les oiseaux, des fouettements de lignes dans l'air, des détachements de poissons voilà tout ce qu'on pouvait entendre. M. Pointu, homme gros et lourd, bruyant comme une machine en révolution, faisait craquer le sable, et dérangeait tout ce monde silencieux. Tous les yeux se gardaient avec haine, tandis que